

L'héritage du père Jean de Cronstadt

1829-1908 (20-12 à 7h.40)

Par l'archiprêtre Wladimir Yagello

En Occident on compare souvent saint Jean de Cronstadt à saint Vincent de Paul ou au curé d'Ars : vingt heures par jour, Jean de Cronstadt transmettait aux pauvres et aux désespérés l'amour qu'il recevait de Dieu par une vie de prière intense. Il fut un père spirituel hors du commun, un confesseur infatigable, un prédicateur énergique, un bâtisseur d'œuvres sociales, un fondateur de monastères. Il demeura jusqu'à la fin l'homme du peuple qu'il était, simple, humble, bon et doux : *Je me tiens moi-même pour le prêtre le plus insignifiant de Russie* – disait-il de lui-même. Sa sainteté étant reconnue de tous, sa canonisation fut retardée par la révolution et le régime communiste, mais dès 1964, l'Église russe hors frontières décide de le canoniser. Le 8 juin 1990, le patriarcat de Moscou le canonise à son tour.

La vie de saint Jean de Cronstadt se confond avec l'histoire de l'Église russe du XIXe siècle et du début du XXe siècle. D'un côté l'Église était devenue une administration de l'Etat, pratiquement abandonnée par les élites, et d'autre part cette même Église voit se développer sa propre renaissance, avec le retour des intellectuels, principalement slavophiles, mais pas seulement, et la littérature avec Gogol, Dostoïevsky et Tolstoï, que Jean de Cronstadt combatta pour ses prises de position plus que discutables.

Le mouvement slavophile, est-il besoin de le rappeler a été initié par Alexis Stépanovitch Khomiakov (1804-1860), dont la réflexion exprime surtout la notion de conciliarité de l'Église. Sur un autre plan le père Jean, comme prêtre de ville, est une rare figure de saint appartenant au clergé blanc, et qui ne s'est pratiquement jamais référé au monachisme mais qui en a été pourtant un refondateur et un inspirateur, notamment en ce qui concerne le monachisme féminin. Il va notamment contribuer au développement du monastère de Leouchino près de Rybinsk, avec ses 700 moniales dont l'higouménia Taïsia sera sa fille spirituelle pendant 40 ans. Sa spiritualité a toujours été ouverte au monde, dans un souci de

l'illuminer par la grâce et la prière, accompagnée d'une œuvre sociale énergique et soutenue.

Le p. Jean était originaire d'un petit village du nord de la Russie, de la région d'Arkhangelsk. Son père était chantre, à peine alphabète, mais appartenant à une famille sacerdotale depuis 350 ans. Comme il était de tradition à l'époque, on lui donna le nom du saint dont la fête tombait le jour de sa naissance, le 18 octobre, c'est-à-dire Jean de Ryla, patron du peuple bulgare (876-946). Le futur saint avait eu trois frères, tous morts en bas âge, puis deux sœurs cadettes. Le père de Jean mourut en 1851 à 48 ans, et sa mère devenue moniale mourut en 1871 à l'âge de 63 ans.

L'existence quotidienne d'un chantre ne différait pas beaucoup de celle d'un paysan pauvre. L'aide accordée par la paroisse était faible et il fallait vivre sur les terres accordées par la commune. Souvent le fils accompagnait son père aux offices, ce qui lui donnait une formation musicale et liturgique. Il apprenait à lire et à écrire avec sa mère à partir du Psautier, puis du Livre des heures. En fait, il ne fit connaissance du russe écrit qu'à l'école élémentaire. La formation de base de tous ces petits paysans était assurée par l'Église et la nature, qui étaient au centre de la vie. Les commandements et les usages de l'Église étaient soigneusement observés, le rythme des offices, des carêmes et des grandes fêtes s'unissait à celui d'une nature sauvage, mais nourricière. Ce lien profond entre la nature, l'homme et l'Église constituait une spiritualité, une culture, une foi populaire à toute épreuve.

Jean Sergiev étudia à l'école du village puis au séminaire d'Arkhangelsk, dont les élèves ainsi que les enseignants étaient loin d'être des modèles de piété. Il y rencontre un milieu de déracinés, d'alcooliques et de débauchés, atteints par la gangrène révolutionnaire, l'athéisme, etc...

Néanmoins Jean Sergiev, déjà animé d'une foi profonde trouve sa stabilité spirituelle dans la lecture assidue du Nouveau Testament.

Il entre ensuite, à la mort de son père et grâce à une bourse, à l'Académie de théologie de Saint-Petersbourg, où il demeurera quatre ans - de 1851 à 1855. Il s'adonne très sérieusement à ses études, du Nouveau Testament et des Pères de l'Église, notamment de saint Jean Chrysostome. Dans un esprit légèrement romantique il rêve de partir en mission en Chine.

Il assimile la théologie et la méthode, la rhétorique, tout ce qui lui sera utile pour ses activités futures. Il acquiert aussi des notions

scientifiques, il étudie les mathématiques, la physique et la chimie, l'astronomie, les langues anciennes et modernes. Il devient un homme instruit. L'académie avait certes ses faiblesses, mais le niveau des études était élevé.

Pour venir en aide à sa famille il travaille pour un salaire misérable au secrétariat de l'académie, ce qui aura pour conséquence que ses études en pâtiront : il termine ses études médiocrement 34^e sur 39 dans sa promotion.

Il a 26 ans lorsqu'il termine ses études, et après mûre réflexion, il décide de rester en Russie. Il pressent l'utilité de son activité pastorale en ville.

Pour devenir prêtre il faut se marier, et le jeune Jean décide de se soumettre à cette obligation, d'autant plus qu'il n'a jamais été séduit par le monachisme qui suppose un retrait du monde ; or c'est au milieu du monde qu'il veut exercer son ministère. Il se marie avec la fille d'un vieux prêtre de Cronstadt qui voit en lui son successeur – Elisaveta Konstantinovna Nesvitskaia. Il est rapidement ordonné diacre en novembre 1855, puis prêtre le lendemain dans la cathédrale Pierre et Paul de Saint Petersburg. Il est incardiné à la collégiale Saint-André de Cronstadt et obtient un très beau logement dans le voisinage.

Bien que marié, il décide de vivre virginalement, bien que son épouse n'ait pas facilement accepté cette situation, allant même jusqu'à se plaindre aux autorités diocésaines. Il est même question de divorce. Finalement elle accepte la situation, et restera une épouse fidèle jusqu'à sa mort.

Ce fait a provoqué et provoque encore de nombreuses discussions, voire des condamnations rapides. Cependant, il me semble que la grandeur de l'œuvre de Jean de Cronstadt inspire un tel respect et une telle admiration qu'il me paraît inconcevable de le discréditer sur ce point très personnel et intime de sa vie. D'autre part, il est clair que ce choix respectable ne peut être considéré non plus comme un exemple à suivre.

Immédiatement après son ordination, le p. Jean prit des résolutions auxquelles il se forcera de se conformer pendant toute son existence et il note dans son journal tenu depuis décembre 1856 : "se rapporter le plus sincèrement possible à son travail, au sacerdoce et au service, surveiller sévèrement sa vie intérieure propre. Dans ce but, il faut se mettre avant tout à la lecture de la sainte Ecriture, de l'Ancien et du

Nouveau Testament, en en retirant ce qui est pour soi le plus important, comme prêtre et comme membre de la société. Ensuite je commençai à tenir un journal dans lequel je consignais ma lutte avec les pensées et les passions, mes prières secrètes au Seigneur, mes sentiments de remerciement au sujet de la délivrance des tentations, des afflictions :.../ Chaque dimanche je prononçai à l'église des sermons et des homélies de ma propre composition ou du père Nicolas Tchoukov (futur métropolitaine Grégoire 1870-1955) /.../ Outre mon travail de prédication, dès le début j'eus le désir de m'occuper des pauvres, ayant moi-même été pauvre, et je fis le projet d'organiser à Cronstadt une maison pour les pauvres que le Seigneur m'aida à construire." Ces bribes de confession mettent en évidence les fondements d'une spiritualité entièrement centrée sur le sacrement de l'autel et du frère. A ces dimensions eucharistique et caritative allaient bientôt s'ajouter les charismes d'intercesseur et de thaumaturge, qui feront la popularité exceptionnelle du père Jean. C'est en 1867 le 19 février qu'il note sur la guérison du petit Kostyliov : « Seigneur, je Te rends grâce pour avoir guéri cet enfant, suite à ma prière et l'imposition de mes mains. » Il devient recteur de l'église saint André en 1894 et reçoit une mitre en 1898 pour ses 45 ans de sacerdoce.

Attaché à la cathédrale de Cronstadt, il évangélisa ce port de guerre où se mêlaient l'injustice sociale, la misère et la dégradation morale. Pendant 32 ans, il y mena ce ministère pastoral, y ajoutant l'éducation des enfants et puisant sa force dans la liturgie : "Il n'y a rien de plus vivifiant que la liturgie" écrit-il dans son journal *Ma vie en Christ*. L'île de Cronstadt était une base navale importante, mais aussi un lieu de relégation et de misère, avec ses contrastes criants, entre les beaux bâtiments de la Marine impériale et les bouges des pauvres. Le p. Jean décide de s'en rapprocher et de s'en occuper. Il note dans son journal :

« Il faut aimer tout homme, malgré ses péchés et sa honte, il ne faut pas confondre l'homme – créé à l'image de Dieu, et le mal qui est en lui ». Ainsi il est allé vers le peuple, et le peuple est allé vers lui.

Le père Jean se rendit très rapidement compte de l'ampleur de la misère économique et spirituelle qui régnait à Cronstadt ainsi que des ravages de l'alcoolisme. Contre ce dernier, il créa une des toutes premières sociétés de tempérance. Contre la misère économique et spirituelle il engagea une lutte acharnée. Pour aider les plus démunis, il n'hésitait pas à donner tout son argent et ses vêtements. Les autorités ecclésiastiques furent obligées de lui interdire de toucher lui-même son salaire, car il le distribuait immédiatement. Toutefois,

son action ne se limita pas à cette forme directe de charité, il réussit à organiser d'importantes structures d'accueil et d'apprentissage. Contre la misère morale, il s'occupait des plus défavorisés, les visitant, les aidant de ses conseils, les guérissant parfois de leurs maux physiques, mais plus souvent encore de leur déchéance morale. Il ramena ainsi des milliers de personnes à l'Église.

Toutefois, ce n'est que 17 ans après son ordination, en 1872, âgé de 53 ans, et ayant acquis une certaine maturité, qu'il entreprend une œuvre caritative et sociale d'une ampleur exceptionnelle. Ce n'est que progressivement aussi que le père Jean se met à célébrer l'eucharistie quotidiennement, ce qui n'allait pas forcément de soi à l'époque. Il est vrai que cette pratique dérogeait considérablement non seulement à l'habitude paroissiale, mais plus profondément allait à la rencontre d'une tradition profondément ancrée de sanctification du temps, selon laquelle les jours de la semaine constituent une lente ascension vers le dimanche à la fois premier et huitième jour de la semaine. Il devra subir l'opposition du métropolitain Isidore de Saint-Petersbourg, mais plus tard il sera le confesseur de plusieurs évêques. Il projette la construction d'un foyer « La maison du travail » comprenant des logements, des ateliers, et une école. Cette maison ne verra le jour qu'en 1882, après avoir surmonté des difficultés incroyables, un incendie, et un procès contre le préfet qui n'a pas fait le nécessaire pour arrêter cet incendie.

En 1902, environ 7000 personnes y travaillent. Il y a environ 260 élèves à l'école, il y a des ateliers de formation professionnelle, un atelier de dessin, des ateliers de travaux féminins : de broderie et de couture, une cordonnerie, une bibliothèque avec salle de lecture, une collection d'animaux naturalisés, une salle de sport, une librairie, une école d'alphabétisation pour les adultes, des activités culturelles le soir avec projections, un foyer pour orphelins, un foyer pour femmes seules, un logis de secours, un dispensaire, un réfectoire qui délivrait de 400 à 800 repas par jour jusqu'à la révolution.

En 1891 il inaugure une hôtellerie pour les pèlerins.

Il s'occupe aussi de son village natal – Soura, et y fonde une école puis une scierie et un petit monastère.

Petit à petit sa renommée est telle qu'il est attendu par un millier de personnes tous les jours, au bas de sa porte. Il distribue 1 rouble pour 20 personnes. Un jour on lui fait remarquer qu'un resquilleur est passé deux fois, mais le p. Jean rétorque que le resquilleur devait sans doute en avoir un très grand besoin.

Un autre jour il refuse la somme de 30000 roubles, d'une dame qui ne les avait pas gagnés honnêtement. Une autre fois il reçoit un billet de 1000 roubles, et sans regarder la somme, il le tend à un pauvre, au grand dam du généreux donateur. « Il feront son bonheur » répondit le p. Jean.

Plus tard il fonde le monastère Saint Jean de Ryla à St. Petersburg sur la Karpovka. Ce monastère sera fermé en 1922, saccagé puis rendu enfin à l'Eglise en 1989.

Jean de Cronstadt a aussi une activité pédagogique très importante : il s'occupe de l'instruction et de l'éducation des jeunes en toute simplicité, il développe petit à petit sa vision du monde et de la foi chrétienne, le cœur comme centre de la personnalité de l'homme, la science de la charité. Il enseigne le catéchisme dans une école primaire de Cronstadt de 1857 à 1862, puis au gymnase de 1862 à 1889. Il insiste sur l'éducation chrétienne incarnée dans la vie de l'Eglise, il ressent la responsabilité de la construction du Royaume de Dieu. Il a une conscience extrême du sens de l'eucharistie, du sacrement de l'amour, du sacrement du frère et du Royaume de Dieu. Dans sa vie quotidienne il mène une vie ascétique de prière et de jeûne, ayant renoncé à la viande.

Sa popularité croissant, des foules énormes se réunissaient chaque jour dans l'église de Cronstadt ou devant sa demeure lorsqu'il était en voyage. Dès six heures du matin lorsqu'il arrivait pour les matines, la foule était déjà si dense qu'il ne pouvait la traverser pour atteindre le sanctuaire et que l'on avait dû construire une entrée dérobée et protégée qui lui permettait d'y entrer directement.

Sa paternité spirituelle se révèle dans la pratique de la confession : en effet de 150 à 300 personnes par jour viennent se confesser auprès de lui. Pendant le Grand Carême de 5000 à 6000 personnes. Il n'admettait pas forcément n'importe qui à la communion. Il imposait souvent un temps de pénitence variable avant la communion.

Etant donné l'afflux considérable de confessants, le p. Jean fut autorisé par son évêque à pratiquer la confession commune. Cette confession, qui ne remplace pas la confession individuelle, entraînait chez certains une exaltation pénitentielle bruyante.

L'abondance des communiants l'obligeait de consacrer parfois jusqu'à une douzaine de calices, cela dépendait aussi du nombre de prêtres concélébrants. La communion durait parfois deux heures.

Ce qui frappait les visiteurs et qui choquait parfois la hiérarchie ecclésiastique était avant tout la manière d'officier du p. Jean. Globalement, on l'accusait de ne pas chanter l'office, mais de le réciter d'une façon saccadée; de dire toutes les prières à haute voix, ce qui n'était pas courant à l'époque. Ayant acquis le don des larmes, il ajoutait des exclamations ou des prières personnelles au texte canonique. Après la grande entrée et la déposition du calice et de la patène sur l'autel il s'exclamait : « Ils le firent sortir du jardin et le tuèrent ! ». Après l'épiclese il frappait des mains et s'exclamait : « Et le Verbe se fit chair, et fit sa demeure en nous ! » En ce qui concerne la confession, il admettait qu'elle se déroulât publiquement pendant l'office, devant l'iconostase. Exceptionnellement il permettait que des malades vinssent avec leur famille communier à la table de préparation, et même consommer les dons après la communion !

Au bout de quelques années, sa célébrité devenant de plus en plus grande, il réussit à célébrer chaque jour, ce qui, vu la multitude des fidèles et la diversité des occupations du p. Jean, n'était pas sans susciter de nouveaux problèmes. C'est ainsi, qu'il recevait son courrier directement au sanctuaire et lisait les télégrammes et les lettres urgentes à la fin des matines et de la liturgie. Il s'agissait évidemment de demandes d'intercession pour les malades.

Toutes ces entorses à la norme, ainsi d'ailleurs que sa popularité croissante firent que jusque dans les années 80 le p. Jean fut l'objet de suspicions de la part de l'administration ecclésiastique, tout particulièrement du procureur du Saint Synode, le fameux K. P. Pobedonostsev (1827-1907). Ce dernier lui dit un jour : « Ainsi, vous prêchez, on dit que vous avez des guérisons, nombreux sont ceux qui ont commencé de cette façon, et comment tout cela va-il se terminer ? - Il faut attendre la fin, votre Excellence, » répondit le p. Jean avec humour.

Le p. Jean est enfin reconnu comme père spirituel de toute la Russie en 1890, lors de son voyage à Kharkov. Il s'arrête chez un certain Ryjov, et un campement s'organise autour de la propriété. Il reçoit de 7000 à 8000 personnes par jour, soit environ 100 000 personnes pendant son séjour. Les jardins de la propriété de Ryjov sont saccagés par cette foule, les plate-bandes piétinées. L'évêque Ambroise l'invite à célébrer à la cathédrale. Puis un molébène est célébré sur une place rassemblant plus de 60 000 personnes. Sa consécration et sa reconnaissance nationale a lieu lorsqu'en 1894 le p. Jean fut appelé à Livadia, près de Yalta, au chevet du tsar Alexandre III mourant. Plus tard il participera à la liturgie du

couronnement du nouveau tsar Nicolas II à l'église de la Dormition du Kremlin de Moscou. Il est nommé membre du Saint Synode en 1906.

Déjà connu dans la Russie entière, la renommée du p. Jean ne fit que croître et pendant les dix dernières années de sa vie, il fut considéré comme l'intercesseur et le thaumaturge de toute la Russie. Ce fut aussi l'époque où les critiques s'intensifièrent à son encontre, en grande partie à cause d'une véritable "cour" d'habiles affairistes et de femmes hystériques qui contribuèrent, certes, à sa popularité, mais qui l'exploitèrent aussi pour collecter de l'argent pour leur compte personnel.

On vit même apparaître une secte, les johannites qui pensaient que le p. Jean était un nouveau Christ. Cette secte se développa en dépit des dénonciations et des condamnations qu'il en faisait lui-même. Les johannites furent définitivement réintégrés à l'Eglise en 1923.

Sa puissance d'intercession était unique. Vivant au plus profond de lui-même le sacrifice eucharistique, il se savait rempli d'une force divine qui lui permettait de prier "pour la purification, l'illumination, la sanctification et le renouvellement intérieur des fidèles et de lui-même". Il était aussi capable d'accomplir de nombreuses guérisons morales et physiques. Ce furent ces dernières qui, parfois amplifiées par une rumeur publique toujours friande de miraculeux, créèrent une véritable légende autour de lui, malgré des campagnes de dénigrement du côté des matérialistes et des sceptiques.

En plus de charismes exceptionnels, sa popularité était aussi alimentée par un patriotisme à toute épreuve, une sévérité envers les idées de gauche qui allait jusqu'à le faire proférer de véritables exorcismes contre les porteurs de ces idées. Mais, ses prises de positions qui l'amènèrent à devenir membre de l'Union du peuple russe en 1907, organisation patriotique de droite, ne l'empêchaient pas dans le même temps d'accuser les hiérarques et ses collègues clercs de tiédeur et de faiblesse. En 1903, avec le métropolite Antony Khrapovitsky, il dénonce avec force le pogrom contre les juifs de Kichiniov.

En 1908 le p. Jean, âgé alors de 79 ans, tomba malade, victime d'un cancer de la vessie. Il souffrit beaucoup tout en s'efforçant de continuer son activité. Il célébra sa dernière liturgie le 9 décembre 1908 et mourut dans la nuit du 19 au 20. Le 22 au matin une liturgie funèbre fut célébrée à l'église Saint André et son corps fut

solennellement transporté à Saint Petersburg. A Cronstadt même, il fut accompagné par une foule estimée à 20.000 personnes, qui accompagnèrent son corps transporté sur un traîneau à travers le golfe gelé jusqu'à Oranienbaum.

Ensuite le corps fut placé dans un train qui l'emporta dans la capitale. Dans toutes les églises qui se trouvaient sur le passage du cercueil, des offices étaient célébrés, toutes les cloches sonnaient, même celles du temple luthérien. Depuis la gare de la Baltique jusqu'au centre ville la procession suivit la Karpovka, passant, à la demande de l'empereur, devant le Palais d'hiver, où la famille impériale, s'était réunie sur le balcon pour le saluer.

Après la liturgie et l'office de funérailles, célébrés à l'église du monastère Saint Jean sur la Karpovka par le métropolite de Saint Petersburg et de Ladoga, le corps du p. Jean fut placé dans la crypte de l'église du monastère. De nombreuses guérisons eurent lieu par la suite sur sa tombe. Le monastère, habité par 352 moniales, fut fermé en 1922, et livré au pillage puis à l'installation d'ateliers. Il ne fut reconstruit qu'en 1990, à l'occasion de la canonisation de son fondateur. On y plaça aussi la dépouille de l'higouménia Angelina, arrêtée en 1923, et morte en 1927 en prison.

Le p. Jean était porteur de la joie pascale, il était considéré comme un prêtre pascal.

Son œuvre principale, *Ma vie en Christ*, est un livre composé à partir de son journal intime, qui rappelle par certains aspects l'œuvre de Nicolas Cabasilas (1290-1363) disciple de Grégoire Palamas, et qui fut justement traduite et publiée en 1874 à Saint Petersburg. Le p. Jean en avait sans doute pris connaissance. Théologien laïc et homme politique, Nicolas Cabasilas revendique pour ses frères orthodoxes du XIIIe siècle la possibilité de vivre pleinement « la vie en Christ », sans être ni moine ni prêtre.

Le leitmotiv de l'ouvrage du p. Jean est la liberté de l'homme, son acquisition par l'expérience et la probation de la vérité du Christ à travers l'épreuve de la vie quotidienne, qui se résume au centre du cœur de l'homme. Il appelait à l'affranchissement des soucis de ce monde par l'amour et la charité. Le p. Jean n'avait rien d'un philosophe, c'était un témoin du Christ vivifiant et de la vérité de la vie en Christ. Le vrai baromètre de notre vie spirituelle, disait-il, c'est notre cœur, et on peut aussi le considérer comme une boussole. Le journal du p. Jean, qui se trouve aux archives historiques de la Fédération de Russie à Moscou n'a été étudié de près qu'en l'an

2000 par Nadejda Kitsenko, professeur de russe à Albany dans l'état de New-York.

Le p. Jean était avant tout un homme de prière. Il donnait à l'office le sens d'un service de Dieu pour les hommes, auquel nous répondons par notre office liturgique, en tant qu'œuvre de tous. La principale est l'eucharistie – triomphe de l'amour de Dieu vivifiant. Mais le plus étonnant dans l'œuvre du p. Jean est le succès de son appel au repentir : « vous ne voyez pas vos péchés ? Priez Dieu afin qu'Il vous les révèle. Notre péché principal est de ne pas nous sentir pécheurs, de ne ressentir aucune gratitude ni amour envers Dieu » disait-il. C'est dans ce domaine que les exploits du p. Jean ont été les plus spectaculaires. Sa vision du monde trouve son aboutissement dans l'amour du prochain, le pardon et la miséricorde, la charité absolue. Malgré une popularité extraordinaire, couvert d'honneurs et de récompenses, disposant d'un bateau et d'un wagon pour ses déplacements, recueillant des sommes considérables, le p. Jean a su rester humble.

Lors d'un entretien, à la question : « Mais que faites vous donc pendant votre temps libre ? » le p. Jean répondit : « Je prie, je prie constamment, je ne sais même pas comment passer le temps sans prier. En vérité la prière est la respiration de l'âme. Il servait Dieu joyeusement : "La tristesse, dira-t-il plus tard, est une apostasie et la mort du cœur."

Saint Jean de Kronstadt, prie Dieu pour nous !